

La Bâtie/Théâtre

A la conquête du vrai trou noir

Nicole Borgeat et Yan Duyvendak offrent dès ce soir «7 minutes de terreur» sur les traces de la navette Curiosity

Katia Berger

Issu de l'Ecole supérieure d'art visuel de Genève, Yan Duyvendak est ce vidéaste et performeur d'origine néerlandaise, lauréat d'un prix Meret Oppenheim comme de bien d'autres, qui nous a notamment gratifiés il y a deux ans d'un procès live d'*Hamlet* sur la scène du Grütli (*Please, Continue*). Diplômée de l'Institut supérieur des arts du spectacle de Bruxelles, Nicole Borgeat est cette dramaturge et cinéaste genevoise, réalisatrice entre autres de *Sauvons les apparences!* en 2008, qui cosigne régulièrement avec le premier des spectacles tournés vers le vide, la disparition et l'effritement des certitudes.

Leur binôme a accouché hier à Saint-Gervais d'un vertigineux *7 minutes de terreur* coproduit par La Bâtie et Bonlieu Scène nationale Anancy, qui décolle dans le sillage de la navette Curiosity lancée en 2012 vers la planète Mars, pour en revenir avec la conviction «qu'ailleurs, c'est nulle part». Et que les «minutes de terreur» vécues par l'équipe de la NASA tandis que leur émissaire se posait sur le sol martien ne sont pas sans rapport... avec notre quotidien! On embarque avec eux.

Qu'est-ce qui vous a d'abord retenus dans la mission Curiosity?

Nicole Borgeat: Nous nous sommes intéressés à la navette Curiosity comme sonde du plus lointain des ailleurs imaginables, à 56 millions de kilomètres de chez nous. Aussitôt, on s'est rendu compte que les faits et gestes du rover étaient suivis depuis une salle de contrôle, avec un retard de 14 minutes – le temps nécessaire aux informations pour parvenir jusqu'à la Terre. Quand Curiosity se pose sur le sol, ses créateurs ne savent donc pas encore si elle est «vivante ou morte». Un événement qui se déroule là où personne ne le voit, dans un temps irréel, devenait emblématique des réalités de la communication auxquelles nous nous frottons tous. L'ailleurs occupe un angle mort. On a essayé d'y engouffrer



Nicole Borgeat et Yan Duyvendak, parmi les compteurs digitaux qui chiffrent leur envol pour un ailleurs impossible. OLIVIER VOGELSANG

Curiosity, c'est...

Organisation: NASA. **Taille:** celle d'une Mini Cooper. **Poids:** 900 kg. **Lancement:** 26.11.11 depuis cap Canaveral. **«Amarssage»:** 05.08.12, 10 h 31 (GMT-8). **Compétences:** un laboratoire et 17 caméras. **Mission:** détecter un éventuel environnement favorable à la vie. **Durée de la mission:** une année martienne, soit deux années terrestres environ. **Coût:** 2,5 milliards de dollars. **Facebook:** 500 000 «j'aime». **Twitter:** 1,3 million de suiveurs.

frer notre spectacle. Tout se joue dans le vertige qui nous saisit entre deux lieux, deux temporalités. Et entre la vie recherchée sur Mars d'une part, et les moyens artificiels qui permettent de la faire d'une autre.

Comment juger ce phénomène?

Yan Duyvendak: Curiosity nous tient lieu de métaphore. Ce robot a un prénom, un genre (féminin), une page Facebook, un compte Twitter. Les scientifiques de la NASA lui chantent *Happy Birthday* tandis qu'elle fouille la rocaïlle: les sons diffusés résonnent dans le désert rouge balayé par les vents! Créée pour voir à notre place, elle relève d'une promesse technologique affolante. Mais elle ne fait que documenter ce que la science savait déjà. Son «amarssage» n'est au fond qu'un outil de propagande et de communication. D'ailleurs, elle a reçu l'an dernier un prix pour le meilleur objet communicant du

monde... Or, le ton de notre pièce maintient une flottaison entre l'admiration pour le phénomène technologique et sa critique, sans qu'on prenne parti. Il s'agit d'en décrypter la complexité et l'ambiguïté.

Votre pièce dure 70 minutes. Y multipliez-vous par dix la durée de l'atterrissage sur Mars?

Y.D.: Neuf modules de sept minutes s'articulent de manière anachronique, sans obéir à aucune linéarité, pour insister sur le trouble de notre perception. Qu'est-ce qui est vrai? Qu'est-ce qui est présent, passé, futur?

N.B.: On a les sept minutes de terreur réelles, vécues par la navette tandis qu'elle pénètre l'atmosphère pour se poser, et les sept minutes de terreur suivies en différé par les ingénieurs de la NASA. Ce sont nos deux temps présents sur scène. Les autres temporalités s'articulent autour. L'autocongratulation de la

NASA, par exemple, est au futur. Le temps est suspendu, paradoxal.

Yan Duyvendak, vous y jouez en solo?

Y.D.: Je suis seul sur le plateau, dans une scénographie qui dispose des compteurs lumineux tout autour de moi. Dès que je formule un chiffre, un décompte s'enclenche pour atteindre zéro en 7 minutes 12, puis recommencer en boucle. Plus la pièce avance, plus s'accumulent ces temporalités cycliques. Et je dois me débrouiller pour dire mon texte dans le même minutage. A l'intérieur de ce dispositif contraignant, je deviens à mon tour un signal devant transmettre des données dans la promesse! Jusqu'à son tour final, à la chute, à la suspension.

«7 minutes de terreur» Théâtre Saint-Gervais, rue du Temple 5, jusqu'au 14 sept., 022 738 19 19, www.batie.ch

Critique



Katia Berger

Sad Sam/Almost 6
La Bâtie/Danse
★★★★

La parodie vire au drame

Star montante de la chorégraphie croate, le trentenaire Matija Ferlin alimente depuis 2004 une série intitulée *Sad Sam*. La locution est à entendre à la fois en anglais («triste Sam») et en croate («maintenant, je suis»); elle appréhende avec *Almost 6* la réalité de l'enfance, noyautée d'un désarroi existentiel profond. Sous une étoile lumineuse, Ferlin a disposé en cercle une myriade de petites figurines animales. Le public découvre le danseur (par ailleurs enseignant) en train de faire l'appel, déclinant les prénoms comme un garçonnet qui joue à l'école. Le bestiaire – auquel s'intègrent les spectateurs – forme une classe attentive et silencieuse, même quand Matilda ou Ivan se font admonester pour leurs trop fréquentes absences.

Tandis que la leçon progresse, sa rhétorique évoque d'autres rassemblements à vocation pédagogique. Le maître se fait coach, l'assistance devient celle d'une réunion d'alcooliques anonymes, d'une psychothérapie de groupe, ou même d'une secte religieuse. Il faut laisser ses problèmes dehors, participer à la mise en scène, puis, une fois rentré chez soi, répandre la bonne parole assimilée. Des conditions qui rappellent aussi celles en vigueur dans le monde du spectacle?

Justement, quelques éléments narratifs font leur apparition sur la scène dépouillée, aussitôt suivis par leur cohorte de notations psychologiques. Une chanson accompagnée par une guitare invisible laisse poindre le désespoir. L'allégorie mimée à l'aide de «volontaires» fait état de la férocité des fauves parmi nous. Les souvenirs racontés à l'extérieur du cercle d'auditeurs suggèrent la possibilité d'un émoi sensuel causé par un adulte. Bref, de parodie scolaire, la performance s'est muée en drame social: on en ressort troublé. Voire ému.

En poste depuis une semaine à Vidy, Baudriller évoque ses nouveaux défis

Théâtre

L'ex-responsable du Festival d'Avignon livre ses premières impressions

Les baigneurs ont déserté la plage, mais à un jet de pierre, le Théâtre de Vidy bruisse d'activité. Dès aujourd'hui, ses trois salles sont occupées par des spectacles, et *Géométrie du caoutchouc* d'Aurélien Bory, se joue encore sous un chapiteau extérieur monté pour l'occasion. «Il y a un côté festival qui ne me déplaît pas», se réjouit Vincent Baudriller, nouveau capitaine du vaisseau amiral des théâtres vaudois. En poste depuis une semaine, le directeur, 45 ans, a encore en mémoire ses dix ans à la tête du Festival d'Avignon avec Hortense Archambault. Heureux de plonger dans le tumulte, d'accueillir le *Perturbation* de Krystian Lupa avec la comédienne Valérie Dréville, ce passionné de théâtre évoque son arrivée à Lausanne et ses nouveaux défis.

Comment cette «prise en main» se déroule-t-elle?

Ce n'est que le début, mais ma première impression est celle d'une grande activité, d'un théâtre qui bouillonne avec trois spectacles en répétition. Une rentrée exceptionnelle. J'ai reçu un très bon accueil de l'équipe de Vidy et je me suis mis au travail pour voir comment le théâtre fonctionne, comprendre les habitudes, repérer ce qui dysfonctionne. Je dois d'abord observer, mais il faut déjà prendre des décisions au quotidien.

Avez-vous déjà tiré des conclusions?

Ce serait un peu prématuré. Je vais aussi m'appuyer sur Dominique Perruchoud, administratrice générale du théâtre, qui a un profil complémentaire au mien. Elle connaît bien le théâtre de Suisse romande pour avoir travaillé à la Comédie de Genève, et va se charger de questions de gestion et de ressources humaines.



Vincent Baudriller. Heureux de plonger dans le tumulte.

La transition avec les directeurs par intérim, René Zahnd et Thierry Tordjman, a-t-elle été facile?

Il y a bien sûr eu une déception de la part de René qui espérait pour

suivre. Un choix a été fait. Mais nous avons eu plusieurs séances de travail et ils m'ont raconté beaucoup de choses sur le théâtre et son fonctionnement. Cela m'a permis de me préparer et de travailler en connaissant mieux Vidy de l'intérieur. Gilles Tordjman accompagne le travail de Dominique Perruchoud pendant 15 jours pour assurer la transmission, ce qui lui permet aussi de suivre le début de créations dans lesquelles il s'était investi.

Vous vous décrivez volontiers en «producteur». Comment allez-vous rénover le modèle de tournées de Vidy?

Il faut chercher un équilibre global entre la production et la diffusion des spectacles avec, pour objectif, le rayonnement international de Vidy. Un grand théâtre européen qui doit se faire connaître par la qualité, la force et l'originalité de ce qu'il produit – et co-produit – plus que par le nombre de ses dates de tournées.

La chute de l'euro face au franc a-t-elle rendu les tournées plus difficiles?

Pas seulement. Le paysage économique théâtral se transforme. Notamment en France, principal débouché pour Vidy, où il y a moins d'activité, où il devient plus difficile de programmer. Même si le lien avec la France reste évident pour des raisons de langue et de culture, il faut trouver un nouvel équilibre, avec moins de dates de tournées et élargir le réseau sur d'autres pays, d'autres horizons, avec des spectacles ambitieux.

En ce sens, les coproductions s'imposent?

Elles sont indispensables. Il faut répartir les moyens, autrement ce n'est pas sain. Il est aussi possible d'élargir les solutions en programmant en parallèle plus d'accueils par exemple. Mais une des choses qui m'a donné envie de venir à Vidy, c'est l'esprit de production développé par René Gonzalez, qui est assez rare dans l'espace fran-

cophone. Un outil précieux dans lequel je me retrouve et qui permet d'aller jusqu'au bout des rêves des artistes. Cette année, à Avignon, nous ne trouvions pas de coproducteur pour le spectacle de Jérôme Bel, nous avons fini par faire appel à la télévision!

Qu'en est-il des aspects techniques du théâtre de Vidy?

En 2014, il fête ses 50 ans. Il a son âge, son équipement aussi. La cage de scène de la salle Apothéloz a même un âge avancé. Le petit chapiteau va aussi rapidement poser problème... Il y a eu un défaut d'investissement ces dernières années. Nous sommes en train d'effectuer un diagnostic. L'enjeu est de mettre le théâtre aux normes des expériences des artistes d'aujourd'hui. Une salle de répétition fait également défaut. Inviter des grands artistes à répéter sur le plateau d'une salle, cela limite les possibilités. Il faudra dégager des priorités à moyen terme.

Boris Senff